



HAL
open science

LE DEFI DE LA DIVERSITE : PRODUCTION SCIENTIFIQUE EN GEOGRAPHIE ET MONDIALISATION

Nathalie Lemarchand

► **To cite this version:**

Nathalie Lemarchand. LE DEFI DE LA DIVERSITE : PRODUCTION SCIENTIFIQUE EN GEOGRAPHIE ET MONDIALISATION. Geography for Europe, Sep 2017, Bruxelles, Belgique. halshs-01778054

HAL Id: halshs-01778054

<https://shs.hal.science/halshs-01778054>

Submitted on 25 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conférence donnée au Congrès EUGEO, Bruxelles, le 5 septembre 2017

**LE DEFI DE LA DIVERSITE :
PRODUCTION SCIENTIFIQUE EN GEOGRAPHIE ET MONDIALISATION**

Nathalie Lemarchand, Vice-présidente UGI, UMR Ladyss, Université Paris 8

Intro : Le sujet de cette conférence s'appuie sur mon action et implication à plusieurs échelles, du local, au sein de mon université, à l'International, comme membre de l'exécutif de l'UGI, en passant par les instances nationales françaises. Ces actions et implications concernent l'enseignement de la géographie, la production du savoir géographique, ainsi que son rayonnement.

C'est à partir de ces expériences que sont nés les réflexions et questionnements que j'aimerais partager avec vous aujourd'hui. **Sur quel sujet ?**

Le titre de ma conférence, « **production scientifique en géographie et mondialisation** », aurait pu simplement être « géographie » et « mondialisation ». Comme je viens de l'évoquer, je ne suis pas une spécialiste de la mondialisation, mais comme l'ensemble des géographes du milieu académique, je suis confrontée à la mondialisation scientifique et à ses conséquences. Comment ?

- J'y suis confrontée dans le cadre de ma recherche, quand il s'agit par exemple d'obtenir des subventions,
- J'y suis confrontée quand il s'agit de la diffusion de la connaissance géographique, où publier ? pour qui ? dans quelle langue ?
- J'y suis confrontée dans le cadre de mon enseignement et donc de mes relations avec mes étudiants.es,
- J'y suis confrontée, enfin, dans l'évaluation de ma carrière et donc par rapport à sa progression.

Comme chacun, chacune, d'entre vous, ces confrontations ont une résonance particulière suivant les responsabilités que l'on assume à différentes échelles, dans différentes instances. Je ne suis pas là pour vous proposer une Xème définition de la mondialisation, mais bien pour essayer d'en appréhender, modestement et à partir de mes questionnements, les articulations et les effets.

Comme géographe, posons simplement que la mondialisation renvoie à l'articulation des territoires, des sociétés et des cultures ; cela comprend bien entendu beaucoup de choses, dont la production de la connaissance scientifique. Cet aspect est celui qui nous intéresse plus particulièrement aujourd'hui, en ce qui concerne la géographie.

La grande question, il me semble, est de déterminer si la mondialisation de la production scientifique en géographie entraîne la construction d'un savoir géographique mondialisé, ou bien la mondialisation des savoirs ?

Trois points, ou axes de réflexion, serviront de fil conducteur pour traiter du sujet :

1) **Le premier point concerne la formation.** En effet, quelles connaissances, quels « savoirs » géographiques, transmettent à nos étudiants ? Un savoir géographique régionalisé ou thématiqué ? Sous quelle forme ? Avec quels exemples ? Quels concepts ou cadre conceptuel privilégié ? Dans quelle langue ?

2) **Le deuxième axe est la relation science-société,** qui comprend la construction/production de l'analyse géographique et la forme de sa diffusion. Cela pose directement la question de l'utilité de

nos analyses pour nos sociétés. Pour qui produisons-nous une analyse géographique ? Pour nos pairs, soit un cercle académique ou pour la société ? A qui profite la géographie ?

3) **Enfin, le troisième axe** concerne le dialogue au sein de la discipline. Je fais référence ici surtout aux instances d'évaluation, réunissant géographes « physiques » et géographes « humains » ou géographes « quantitatifs » et géographes « qualitatifs ». Certes la question n'est pas nouvelle, mais on peut se demander si ces processus entraînent la construction de savoirs de plus en plus éloignés et disjoints ? Ou encore une hiérarchisation de certains savoirs ou formes de présentation ?

1. SAVOIRS ET FORMATION

Comme je viens de l'évoquer, c'est d'abord en réfléchissant à mon enseignement, et donc aux connaissances géographiques que je voulais transmettre à mes étudiants que l'impact de la mondialisation en géographie m'a interpellée. Je pense avant tout ici aux niveaux licence et master.

Pourquoi ? La première raison est que la diversité culturelle et sociale se trouve dans nos classes. Mon cas est peut-être particulier, mais mes étudiants viennent pour presque la moitié d'Afrique, puis d'Europe, surtout de France, et d'Asie. Ensuite, parce que je sais que le temps d'enseignement que j'ai avec eux est « compté », ce qui m'oblige à faire des choix. D'où la question : quelles connaissances géographiques privilégier, que ce soit en termes de savoirs théoriques, conceptuels ou factuels, mais aussi méthodologiques ? Et avec quels outils ?

A cette question, l'on pourrait apporter comme réponse que quelle que soit l'origine géographique des étudiants, ils et elles vont recevoir une formation suffisamment « semblable » pour en faire des géographes, et des géographes capables de vivre et de travailler dans un « monde mondialisé ». C'est une lecture possible par exemple d'Erasmus et Erasmus Mundus.

Réalité ou discours, cette réponse sous-tend que la différence dans les savoirs et les enseignements entre les pays d'Europe, voir du monde, devient marginale. Cela signifierait aussi, me semble-t-il qu'un monde mondialisé est bien un monde homogène voire standardisé dans lequel les systèmes régionaux ou locaux deviennent marginaux.

Ne fait-on pas face ici à un paradoxe ? Le monde mondialisé doit nous permettre de mieux apprécier la diversité, et même d'en profiter, alors que la diversité s'apprécierait ici par le prisme d'un monde mondialisé qui risque d'affaiblir cette diversité. Ce paradoxe, cette « inquiétude », favorisant l'émergence « mondiale » de mouvements locaux, divers dans leurs formes et leurs objectifs.

Pourtant, la grande majorité des étudiants vont finir par travailler dans un territoire régional, voire local. Faudrait-il alors privilégier un savoir géographique partant de l'échelle régionale ? Ou partir des grands principes d'une grande thématique pour terminer avec quelques exemples régionaux ?

Par exemple, pour enseigner la géographie urbaine, dois-je partir d'un savoir « global » construit malgré tout essentiellement à partir des villes du monde occidental ou dois-je partir des réalités urbaines de la plupart de mes étudiants venant d'Afrique ? Quel que soit l'approche choisie, elle favorisera la construction d'un savoir géographique privilégiant une échelle géographique plutôt qu'une autre. Or dans le contexte actuel de la production scientifique privilégiant un savoir géographique mondialisé, on peut craindre un affaiblissement de la connaissance des géographies régionales. Et surtout de la compréhension fine de ces systèmes régionaux qui favorise la connaissance des moyens dont ils disposent pour conjuguer avec la mondialisation. Il y a là en effet, il me semble une tension qui renvoie à la pertinence des échelles et au-delà à la déconsidération de certains lieux. Si l'on reprend le programme Erasmus, on observe qu'aujourd'hui, 30 ans après son inauguration, seuls 4 % des étudiants européens en ont bénéficié, en deçà des objectifs fixés de 10 %. Par ailleurs, la répartition des flux montre un choix privilégié pour quelques pays d'accueil et émetteurs (Espagne, France, Allemagne, R-U et Italie). A l'échelle internationale, ce sont les Etats-

Unis, le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne et l'Australie qui sont privilégiés. Cette mobilité est nécessaire, mais telle qu'elle est, elle reflète des rapports de force dans l'élaboration d'un savoir mondialisé qui rend « invisible » certains pays, certaines régions, et par-delà leur géographie.

Pour finir sur ce premier point, la formation aux savoirs de la géographie passe **par les outils pédagogiques**. Ceux-ci sont nombreux : depuis l'article en format papier ou électronique jusqu'aux BD. Désormais, nous pouvons aussi élaborer un MOOC ou en recommander un. Souvent aussi, nous construisons des supports pédagogiques en utilisant des films, vidéos, photos, bref l'image. Enfin, de plus en plus d'entre nous élaborons des Power Point (comme pour nos rencontres) résumant l'essentiel et finissant souvent par : « ce qu'il faut retenir » ! L'essentiel pouvant être finalement de grandes généralités, exemplifiées par quelques cas d'étude à l'échelle locale ou régionale. Le choix et l'utilisation des outils pédagogiques participent donc aussi à la formation d'un savoir géographique. D'une certaine façon, s'interroger sur la mondialisation de la production scientifique en géographie conduit à discuter de la normalisation et de la standardisation des savoirs, des sujets, des concepts, voire des théories.

2. Relation science-société

Le deuxième point de mon propos s'attache à la relation science-société. Poser ce point renvoie aux destinataires de l'analyse géographique : pour qui produisons-nous ? Est-ce pour la société ? Et plus spécifiquement pour les acteurs publics ou privés ? Ou bien est-ce d'abord pour nos collègues ?

Historiquement, la géographie a d'abord servi à des intérêts politique et militaire ainsi qu'à des intérêts économiques. Puis la géographie devenant une discipline scolaire et universitaire elle s'adresse à des élèves, des étudiants, et son institutionnalisation pédagogique entraîne des échanges académiques. Cependant *comme le rappelait Vladimir Kolossov, alors président de l'UGI, lors d'un forum en 2014 : « la production des géographes a aussi une finalité sociétale ».*

En effet, la géographie en permettant de mieux comprendre l'organisation des sociétés dans l'espace vise aussi à éclairer les choix d'une société. Alors comment la production scientifique en géographie conjugue-t-elle avec la diversité d'interlocuteurs dans la mondialisation ? Je m'attarderai ici sur la production pour les collègues et celle pour la société : l'une menace-t-elle l'autre ? En reprenant les catégories de production scientifique et leur valorisation, il apparaît clairement que, dans nos carrières, la production scientifique à visée académique est plus nécessaire que celle au profit de la société. En effet, même si quelques grands rapports mondiaux comme ceux sur le changement climatique peuvent sembler permettre une production au profit des deux catégories, la majorité de la production scientifique pour être valorisée doit apparaître dans les catégories qualifiées d'académiques, sinon il s'agit de littérature « grise » quand il s'agit encore de production rédigée, le reste n'étant pas qualifié.

Pourtant sous toutes ses formes, les géographes font état de leurs travaux : questions de recherche, études, analyse, résultats. Cependant, la production la plus « suivie », la mieux « évaluée » est celle des revues et des rencontres scientifiques : le recensement des revues de géographie varient selon les sources : Ch. Vandermotten dans son article publié dans *Belgeo* en 2012 souligne ces variations : de l'ordre de 2000 revues actives pouvant intéresser le géographe dans la Geobase d'Elsevier, la base SCOPUS, publiée par Elsevier, en recense 446 dans sa rubrique *“Geography, planning and development”* ; 1310 revues dans le site de l'UGI, 232 pour le Haut Conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (HCERES/ ex.AERES), etc.

Quant aux colloques, séminaires ou journées d'études, soit les rencontres scientifiques, elles s'organisent à toutes les échelles et peuvent être spécialisées sur un domaine de la géographie ou au contraire assez générales. Si jusqu'à récemment les très grands congrès internationaux étaient majoritairement organisés autour d'une thématique générale, de plus en plus on observe l'organisation de grands congrès internationaux spécialisés : congrès international de la géographie

de la santé (géographie médicale), congrès international sur les frontières, congrès international de Géographie Historique, etc. qui se tiennent à un rythme annuel ou bisannuel, tout comme les grands congrès « généralistes », comme EUGEO ou l'UGI visant à réunir les géographes de toutes spécialités.

Cette nouvelle dynamique renforce, à mon sens, le nécessaire questionnement sur la diversité de la production scientifique. Dans le seul Calenda, « calendrier en lettres et sciences humaines et sociales en ligne et en libre accès », depuis 2000, 5 947 événements en géographie ou associant la géographie ont été proposés. Calenda est rempli par les annonces envoyées par la communauté scientifique, validées par l'équipe de rédaction dont les membres viennent du Centre pour l'édition électronique ouverte (CLEO), la structure qui développe le portail OpenEdition.

A côté de ces productions « classiques » ou du moins les plus largement reconnues, on peut ajouter des formes plus récentes ou plus minoritaires qui peinent alors à obtenir la même reconnaissance scientifique que les précédentes, et pour lesquelles peu de références ou de données sont disponibles. Parmi ces productions, on peut trouver les films géographiques bien qu'ils soient de plus en plus reconnus dans les productions scientifiques, ou encore les posters. Les cartes, outil classique et historique du géographe, sont elles aussi des supports à une démonstration scientifique.

Enfin, une grande partie de la production géographique se fait sous forme de « littérature grise » cad des rapports, des notes de synthèse, des comptes rendus auquel on peut ajouter dans la catégorie de l'image, la BD ou encore les jeux vidéo, sans oublier des ateliers ou bien des écoles thématiques. Toutes ces formes doivent ou devraient permettre de favoriser l'expression de la géographie dans toute sa diversité : diversité des courants et des approches mais aussi diversité des concepts et des savoirs de la géographie. Cependant la faiblesse de leur reconnaissance académique, hors des normes de la mondialisation, limite leur diffusion.

La production grise est principalement destinée aux acteurs de la société, acteurs publics, privés, associatifs, etc., qui par ailleurs, sont de plus en plus ceux qui assurent les financements des recherches, notamment doctorales ou post-doctorales. La dévalorisation de ce type de production scientifique entraîne la problématique du lien science-société et avec elle, celle de la reconnaissance de l'utilité sociale de la géographie. Par ailleurs, cette dévalorisation peut entraîner une certaine méconnaissance des situations locales réelles, ce qui peut finalement conduire à diminuer « l'innovation scientifique », en ignorant des faits singuliers. Ainsi puisque la production d'un savoir géographique passe nécessairement par l'interaction avec le lieu et la société étudiés, il apparaît nécessaire de réaffirmer la valeur de la diversité des formes de production et de diffusion du savoir géographique

3. L'évaluation et le dialogue au sein de la géographie

Pour ce 3^{ème} et dernier point, je m'appuierai sur mon expérience au sein des instances d'évaluation nationales auxquelles j'ai participé : soit le conseil national des universités pour la géographie, le centre national de la recherche scientifique (CNRS) ou encore les comités de l'HCERES sans oublier les nombreux comités de recrutement de collègues géographes. Ainsi, cette question de la mondialisation scientifique renvoie aussi à celle de l'évaluation scientifique. Christian Vandermotten, dans son éditorial de Belgeo intitulé « Belgeo et les quatre crises de la géographie » identifiait dans la communauté scientifique des géographes : « *une forte croissance de la spécialisation, de l'internationalisation et de la compétition dès la fin des années 1980, qui génère des débats sur l'unité de la géographie* ».

Ces débats sont constants et confrontent les différentes branches ou catégories de la discipline, plus particulièrement la géographie physique et la géographie humaine d'une part, et les méthodologies quantitative et qualitative, d'autre part. Derrière ces confrontations c'est bien la question de l'unité

de la discipline qui se tient et avec elle, dans le contexte actuel, celle de la standardisation ou de la normalisation de la production.

Nous sommes tous confrontés à cette situation : dès le début d'une nouvelle recherche sur le protocole méthodologique, puis lorsque nous produisons nos résultats ce qui va de pair avec leurs diffusions. En effet, le choix de la diffusion va entraîner la formalisation du texte et avec lui sa capacité à être retenu ou non, et ainsi la possibilité d'être sinon lu au moins « retenu » et « comptabilisé » lors d'évaluations de carrières, de dossiers, etc.

Nous connaissons tous ici les effets de la mondialisation dans sa forme actuelle, ainsi que les mouvements que cela a entraînés pour essayer d'en limiter les effets pervers : le mouvement *slow science*, la publication de quelques revues multilingues, des rencontres scientifiques binationales ou des sessions permettant le plurilinguisme dans un colloque, mais aussi la systématisation des salles de posters, de projections de films géographiques, etc., l'ensemble visant à rappeler la richesse d'une production variée et leur expression dans toute sa diversité.

CONCLUSION

Pour conclure, je pense que le défi de la géographie a toujours été de concilier un savoir approfondi des espaces et des territoires avec une connaissance plus générale des flux et des processus en cours, qui lient les lieux et les territoires. Certains travaux privilégient une analyse verticale, d'autres s'intéressent aux processus, d'autres enfin ont tenté, pas toujours avec succès, de concilier l'une et l'autre. Ou du moins de les arrimer. Or il me semble que la mondialisation donne encore plus de pertinence au savoir géographique, et à son défi permanent. D'autre part, elle menace aussi, comme j'ai essayé de le montrer, ce défi permanent.

Est-ce différent dans d'autres sciences humaines et sociales ? Je ne saurais dire. Mais il me semble que le défi de la diversité est celui d'une production géographique qui permet la comparaison internationale sans standardisation excessive, dans ses formes et dans ses langues. Je crois qu'il importe, et qu'ils nous incombent, d'être attentifs à valoriser la diversité des regards géographiques et de la production géographique pour rendre compte de la diversité du monde. La mondialisation scientifique doit permettre de mondialiser les savoirs géographiques plutôt qu'un savoir géographique mondialisé.